

Corrigé - « Etre libre, est-ce faire ce que l'on veut ? »

[Accroche] Dans le film de Steven Spielberg *Arrête-moi si tu peux* (2002), la vie du personnage principal est inspirée de celle de Frank Junior Abagnale, un très jeune escroc américain qui est parvenu à écouler plus de deux millions de dollars en faux-chèques et a réussi à devenir successivement pilote d'avion, avocat, médecin et professeur sans les diplômes nécessaires. La fraude semble lui offrir une liberté absolue et lui permet, en apparence, de surmonter les obstacles que représentent son âge et son manque d'expérience. Pourtant, Frank mène une existence solitaire et se retrouve contraint à fuir à travers les Etats-Unis et l'Europe, pourchassé par le FBI. *[Annonce du sujet]* Cet exemple nous invite à réfléchir au sujet suivant : « être libre, est-ce faire ce que l'on veut ? ».

[Définitions des termes] Le terme « libre » renvoie à la notion de liberté, qu'on pourrait définir négativement comme l'absence de contraintes ou d'obstacles ou positivement comme la capacité à agir par soi-même. De plus, l'expression « faire ce que l'on veut » signifie faire ce que l'on souhaite, ce dont on a véritablement envie.

[Première réponse] Ainsi, on pourrait affirmer que nous sommes libres lorsque nous agissons sans être contraint et que nous pouvons faire un choix qui ne prendrait en compte que nos préférences ou nos envies personnelles. Par exemple, on peut considérer que Frank Abagnale est libre car il réalise ses rêves même s'il n'a pas les diplômes nécessaires. *[Objections]* Toutefois, à ne faire que ce que l'on veut, ne risque-t-on pas de devenir esclave de soi-même et de ses passions ? En effet, certains de nos désirs ne sont pas bons, comme dans le cas des addictions. De plus, il nous faut aussi constater que nous rencontrons quotidiennement des contraintes de toutes sortes : les lois de la nature et celles de la société, la présence d'autrui, le déterminisme social, etc. Il serait alors peut-être illusoire de croire que la liberté absolue consisterait dans l'absence totale de contraintes et de limites à notre action. De fait, Frank Abagnale ne peut fuir indéfiniment ses responsabilités et finit par être capturé.

[Problématique] Nous pouvons donc identifier le problème suivant : d'un côté il semble que, si on définit la liberté comme l'absence de contraintes, alors être libre reviendrait à faire absolument tout ce que nous désirons sans rencontrer aucune limite. Mais de l'autre côté, si nos choix sont en réalité toujours déterminés ou limités par des facteurs extérieurs à notre volonté, alors nous pouvons aussi défendre l'idée que nous ne sommes pas libres ou alors qu'être libre, ce n'est pas faire ce que l'on veut.

[Annonce du plan] Nous commencerons par étudier l'idée selon laquelle être libre revient à agir sans contrainte, conformément à sa seule volonté. Toutefois, nous verrons ensuite que cette conception de la liberté se révèle sans doute illusoire : le déterminisme nous empêche d'agir seulement par notre volonté propre. Finalement, il nous faudra réfléchir à une liberté d'agir au-delà du déterminisme : être libre consisterait alors peut-être à réaliser une action qui, sans s'affranchir des contraintes, serait pourtant le fruit d'une décision réfléchie et responsable.

Tout d'abord, nous avons bien le sentiment d'être libre lorsque nous agissons par nous-même, conformément à nos désirs et à nos envies, sans rencontrer d'obstacle ou de limite. Être libre reviendrait effectivement à faire ce que nous voulons.

De fait, nous nous sentons libres lorsque nous pouvons agir par nous-même, sans être empêché ou forcé par quelqu'un d'autre. La notion de contrainte s'oppose à celle de liberté : lorsque qu'une force extérieure s'impose à nous, nous sommes privés de notre capacité à agir conformément à ce que nous voulons. La liberté se joue donc à la fois sur un plan physique et sur un plan psychologique : elle consiste dans un libre usage de notre corps et de notre esprit. Pour Descartes dans *Les Principes de la philosophie*, la liberté humaine est même une évidence. Nous savons intuitivement que nous sommes libres car nous faisons quotidiennement l'expérience de cette liberté. Dès que nous pouvons nous déplacer librement sans être physiquement entravé mais surtout dès que nous faisons un choix guidé par notre seule volonté, alors nous ressentons notre liberté. A l'inverse, tout individu soumis à un autre individu ou dépendant d'une volonté extérieure à la sienne perçoit immédiatement qu'il n'est plus libre. Nous pouvons prendre comme exemple l'esclavage. Au-delà de l'absence de liberté physique, c'est bien la capacité à faire ce qu'ils veulent de leur existence qui est ôtée aux esclaves. Dans le tableau de *l'Abolition de l'esclavage* peint par Biard en 1848, les chaînes brisées des esclaves représentent cette libération du corps et de l'esprit : ils sont enfin reconnus comme des femmes et des hommes libres capables d'agir comme ils l'entendent.

Cette capacité à agir par soi-même conformément à sa volonté renvoie à l'expression de « libre-arbitre ». Le libre-arbitre, c'est tout simplement la capacité humaine à choisir. Lorsque nous jugeons puis décidons sans être influencé par autre chose que par notre volonté propre, alors nous sommes libres. Pour Descartes dans *Les Principes de la philosophie*, il s'agit même de la « principale perfection humaine ». Le terme de perfection renvoie à une forme de grandeur de l'être humain qui, par ce libre-arbitre, serait fait à l'image de Dieu. Contrairement aux autres créatures, il est capable d'agir par lui-même, de prendre ses propres décisions, de changer le cours des choses. Sa volonté est illimitée : il peut tout vouloir. Par exemple, dans le film de Sten Spielberg *Arrête-moi si tu peux* (2002), le personnage principal Franck Junior Abagnale réalise son rêve de devenir pilote d'avion en falsifiant des documents. Il se donne les moyens de faire ce qu'il veut malgré les contraintes légales liées à son âge et à son manque d'expérience. Mais si nous poussons le raisonnement, alors être libre ne serait-ce pas faire absolument tout ce que nous voulons ?

La liberté absolue reposerait donc dans une absence totale de limite et de contrainte. Être libre, ce serait faire tout ce que nous voulons, tout ce que nous désirons, quelle que soit la valeur morale de notre action. Cela impliquerait donc la possibilité de mal agir. Et de fait, la notion de libre-arbitre remonte à Augustin qui tentait au 1^{er} siècle ap.JC de comprendre l'existence du mal sur Terre. Comment un Dieu bon aurait-il pu créer et autoriser le mal ? Le libre-arbitre permet de résoudre ce paradoxe puisqu'il rend l'homme seul responsable du péché. Le mal n'existerait que parce que nous faisons un mauvais usage de notre liberté. Ce libre-arbitre qui nous rend à l'image de Dieu, selon Augustin, implique ainsi une responsabilité face à nos actions. Pour Descartes, qui reprend le concept augustinien, le libre-arbitre est à la fois le signe de notre supériorité et de notre imperfection : lorsque nous faisons ce que nous voulons sans consulter notre raison, nous prenons le risque de nous tromper ou de mal choisir. Si notre volonté est illimitée, notre raison, c'est-à-dire notre faculté à juger des choses, est limitée.

Mais cette liberté qui se passerait de toute limite ressemble plutôt à une forme de licence ou de débauche. Cette conception de la liberté sans limite est-elle-même réelle et accessible ? N'est-elle pas contradictoire avec le monde dans lequel nous vivons ?

Ce sentiment de liberté que nous ressentons lorsque nous agissons par nous-mêmes est peut-être illusoire dans la mesure où le déterminisme nous empêche d'être véritablement libre. Être libre, ce n'est pas faire ce que nous voulons mais ce serait plutôt connaître ce qui nous détermine à vouloir.

En effet, notre identité est façonnée par de multiples facteurs, comme notre éducation, notre classe sociale, nos fréquentations, l'endroit et l'époque où nous sommes nés, etc. Ces facteurs sont pour la plupart totalement extérieurs à notre volonté. Ce que nous voulons ou ce que nous aimons est donc influencé par la situation dans laquelle nous nous trouvons initialement. C'est l'hypothèse défendue par la sociologie et notamment par Pierre Bourdieu dans son ouvrage *Raisons pratiques* : la classe sociale façonne ce que paradoxalement nous appelons nos « goûts » ou « préférences personnelles ». Ainsi, un individu issu de la classe ouvrière aura plutôt tendance à préférer boire de la bière et jouer au foot plutôt que boire du champagne et faire de l'équitation comme le ferait une personne issue d'un milieu plus bourgeois. Ces préférences ne correspondent donc pas à une décision individuelle et singulière mais s'intègrent dans un schéma social bien plus large. Bien évidemment, il ne s'agit pas de faire du déterminisme sociologique une fatalité mais bien de reconnaître que la volonté seule ne permet pas d'expliquer les raisons de nos actes. Pour Didier Eribon dans *Retour à Reims*, ce déterminisme social fut vécu comme une souffrance : ses parents issus d'un milieu populaire et ouvrier n'ont pas compris sa décision de partir faire des études de lettres à Paris. De fait, il était d'usage dans son milieu social d'arrêter sa scolarité à seize ans et de commencer très vite à travailler. Cette vision de l'existence est bien le fruit non pas d'une réflexion personnelle mais d'une appartenance à une classe sociale qui détermine un certain accès à la culture. Ainsi, la liberté ne peut pas consister dans la seule volonté puisque des causes extérieures influencent les choix individuels.

C'est donc bien l'hypothèse même que l'homme possède un libre-arbitre qu'il nous faut remettre en question : être libre, ce ne serait pas faire tout ce que l'on veut mais connaître ce qui détermine nos actes. En effet, l'être humain, s'il a souvent conscience de ses actions, ignorent souvent ce qui le pousse à agir de telle ou telle manière ou ce qui le motive à désirer tel objet. Naïvement, il se croit libre alors qu'il est en réalité ignorant de ce qui le détermine : il a l'illusion qu'il peut faire tout ce qu'il veut. C'est la thèse défendue par Spinoza dans la *Lettre 58 à Schuller*. Il l'explique grâce à l'exemple accessible d'une pierre qui, si elle pouvait penser, croirait qu'elle peut se mouvoir à sa guise alors qu'elle a en réalité reçu une impulsion extérieure. Par cette métaphore, Spinoza soutient que les hommes ont « conscience de leurs appétits [désirs] mais ignorent les causes qui les déterminent ». Cette illusion repose bien sur un sentiment de liberté, mais ce sentiment est en fait une incompréhension des causes naturelles qui les poussent à agir. Il affirme d'ailleurs dans l'*Ethique* que « l'homme n'est pas un empire dans un empire » c'est-à-dire qu'il n'occupe pas une place particulière au sein de la Nature. Il est tout aussi déterminé que les autres créatures car il a été créé par Dieu¹. Il a donc une nature (une essence) et une fonction. Ce qui distinguerait l'homme des autres créatures, ce ne serait donc pas son libre-arbitre mais sa croyance en sa propre supériorité. L'homme qui se croit libre est guidé par ses passions et prend le risque d'en devenir esclave.

Le déterminisme vient donc remettre en question que la liberté consisterait simplement à agir comme nous le voulons puisque notre volonté est

¹ Ou la Nature, c'est équivalent chez Spinoza.

en réalité déterminée par autre chose qu'elle-même. Mais peut-on encore parler de liberté si nos choix et nos actes sont déterminés ? N'y a-t-il tout de même pas une place pour l'action humaine au sein du déterminisme ?

Finalement, il nous faut réfléchir à une liberté d'agir au-delà du déterminisme : être libre consisterait alors peut-être à réaliser une action qui, sans s'affranchir des contraintes, serait pourtant le fruit d'une décision réfléchie et responsable.

En effet, la contrainte est sans doute nécessaire à l'apprentissage de la liberté mais aussi à toute vie en société. En effet, les lois régies par la société sont un facteur contraignant puisqu'elles nous empêchent de faire absolument tout ce que nous voulons. Pourtant, elles sont nécessaires au bon fonctionnement de la collectivité et au respect de la liberté de chacun. En effet, puisque nous vivons en société c'est-à-dire avec les autres, il faut absolument poser un cadre à ce que chacun est libre de faire : sans cela, il serait impossible de cohabiter pacifiquement. L'expression populaire « la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres » montre bien la nécessité de contraindre notre liberté. Par exemple, si j'étais libre d'agresser autrui, cela reviendrait à commettre une injustice et donc à empiéter sur sa liberté puisqu'autrui ne serait plus libre d'aller et venir comme bon lui semble, par crainte de se faire agresser. Dans son *Traité sur l'éducation*, Kant dit que « l'un des grands problèmes de l'éducation est de concilier sous une contrainte légitime la soumission avec la faculté de se servir de sa liberté. Car la contrainte est nécessaire ! ». Si la contrainte est donc nécessaire à l'exercice de la liberté, elle doit pourtant être légitime c'est-à-dire conforme à la raison. Toute contrainte n'est donc pas bonne : seule l'est celle qui peut être justifiée rationnellement et moralement, celle qui est conforme aux notions de bien et de juste. Par exemple, un enfant dans un lieu public (train, salle d'attente, etc.) doit apprendre à ne pas faire de caprice et à crier sans raison car cela empièterait sur la liberté et la tranquillité des autres. Son parent ou tuteur doit le reprendre et lui expliquer qu'il ne peut pas faire tout ce qu'il veut. En posant cette contrainte, le parent permet non seulement d'éviter la gêne des autres mais permet également à son enfant d'apprendre à vivre en société et à respecter autrui. Si l'enfant peut être frustré au début, il doit réussir à comprendre le bien-fondé de cette contrainte sociale. Ainsi, liberté et contrainte ne sont pas nécessairement incompatibles, au contraire.

De plus, le déterminisme ne doit pas devenir une excuse pour ne pas agir : si nous adoptons une définition plus radicale de la liberté, alors nous avons toujours le choix, malgré nos déterminismes, et nous sommes radicalement responsables de nos actions. En effet, même si nous sommes socialement déterminés par notre classe sociale ou par notre histoire personnelle, nous avons tout de même la possibilité de faire des choix décisifs et nouveaux. C'est à nous qu'il revient de décider du sens de notre existence en agissant conformément à nos valeurs et à ce que nous aimerions être. Pour être une bonne personne, il suffit d'agir en tant que telle. Ainsi, Sartre dans *Les cahiers pour une morale*, défend une vision particulière de la responsabilité humaine face aux possibilités qui s'offrent aux individus. Il affirme que malgré la présence d'une contrainte extérieure comme une maladie, l'être humain est libre de réaliser d'autres possibilités nouvelles face à cette situation. Si certaines possibilités sont retirées, de nouvelles possibilités s'ouvrent à lui. Croire le contraire reviendrait à être de « mauvaise foi » c'est-à-dire à tenter de fuir cette liberté absolue. Par exemple, un individu dont la maladie l'empêcherait de réaliser ses rêves (acteur ou sportif) peut toujours accepter cette maladie pour essayer de construire un nouveau projet ou regretter sans

cesse ce qu'il aurait perdu. Ainsi il garde sa liberté et est responsable de ses actes ainsi que de sa réaction face à une situation qu'il n'a pas choisie. L'être humain doit s'inventer pour déterminer son futur car rien n'est pré-déterminé. Nous sommes condamnés à la liberté puisqu'elle s'impose à nous et nous pousse sans cesse à faire des choix. Durant l'occupation allemande, les Français et les Françaises ont par exemple dû choisir entre protéger les Juifs ou collaborer avec le régime de Vichy. On pourrait penser que ceux qui ont dénoncé des Juifs ou se taisaient l'ont fait car ils subissaient de lourdes contraintes et qu'ils avaient peur de mourir eux-mêmes. Pourtant, pour Sartre, ils avaient le choix, ils étaient libres. Ainsi chaque choix que nous faisons doit être assumé car nous sommes radicalement libres et donc radicalement responsables de ce que nous faisons. Si être libre reviendrait donc à faire des choix responsables, ceux-ci doivent aussi être réfléchis.

La liberté repose peut-être finalement sur une volonté éclairée par la raison c'est-à-dire sur la faculté humaine à raisonner et à juger : nous ne sommes libres que si notre volonté se détermine elle-même à agir, et même à bien agir. Être libre ne se limite donc pas à l'absence de contrainte physique mais à l'absence d'emprise des passions irrationnelles sur notre volonté. Par exemple, la figure antique du sage nous invite à penser qu'en mobilisant notre raison, nous pouvons guider notre volonté vers le bien et le vrai plutôt que vers ce qu'on pourrait désirer : en effet, le sage vit de manière saine et simple car il est capable de distinguer les désirs utiles des futiles. De même, Descartes affirme dans les *Principes de la philosophie* qu'on « doit nous attribuer quelque chose de plus lorsque nous choisissons ce qui est vrai, lorsque nous le distinguer d'avec le faux, par une détermination de notre volonté, que si nous y étions déterminés et contraints par un principe étranger ». Cela explique l'idée que lorsque nous faisons un choix entre ce qui est vrai et ce qui est faux nous nous rendons dignes de louanges car nous étions libres de faire le choix contraire. Descartes valorise donc le libre-arbitre lorsqu'il se fonde sur un véritable discernement pour parvenir à une connaissance authentique de la vérité et du bien. Cela signifie que la véritable liberté réside sans doute dans la capacité à choisir délibérément nos actions en utilisant notre raison pour guider notre volonté.

Le problème que nous avons rencontré était de savoir si l'être humain pouvait faire absolument tout ce qu'il voulait ou s'il était déterminé par des facteurs extérieurs à sa volonté.

Pour y répondre, nous étions partis de l'idée selon laquelle être libre reviendrait à faire ce que nous voulons c'est-à-dire à agir conformément à notre seule volonté. Pourtant cette conception de la liberté se heurtait à l'hypothèse du déterminisme : si nos choix sont en réalité le fruit de causes extérieures à notre volonté, la thèse du libre-arbitre ne serait alors qu'une croyance fondée sur l'ignorance et l'orgueil des êtres humains. Ces derniers se croient libres de faire ce qu'ils veulent mais sont déterminés. Pour autant, réduire la liberté à la compréhension de ce qui nous détermine semblait supprimer toute place pour l'action humaine et pour la réflexion individuelle. Il nous a donc fallu reconsidérer le rapport entre liberté et contrainte pour faire surgir une nouvelle conception de la liberté. Être libre, ce n'est finalement pas faire tout ce que nous voulons mais nous déterminer à agir malgré le déterminisme. L'être humain ne peut échapper aux contraintes environnantes mais il doit apprendre à composer avec elles et à mobiliser sa raison afin de produire une action

responsable et réfléchie, soit une action véritablement libre. Ce n'est donc pas seulement la définition de la liberté qu'il a fallu questionner, mais celle de la volonté : vouloir, ce n'est pas simplement désirer, c'est aussi se déterminer à agir rationnellement et raisonnablement. Vouloir, c'est choisir ce qui nous semble bien ou vrai, parfois contre ses désirs et ses envies. La liberté repose donc une détermination de la volonté éclairée par la raison contre ses tendances et ses passions irrationnelles. La liberté, si elle est un bien précieux et inaliénable suppose donc aussi une maîtrise de soi et une réflexion d'ordre philosophique.